

Clivage et modernité

Collection
« Humus, subjectivité et lien social »
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,
c'est ce qu'invente l'humus humain
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1953.)

Cette nouvelle collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

Roland Chemama

Clivage et modernité

Préface de Jean-Pierre Lebrun

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'e' with a vertical line through its center. To the right of this symbol, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érés' is written horizontally in a larger, bold font.

Extrait de la publication

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1864-9

Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface, par Jean-Pierre Lebrun	5
Préambule	11
La division subjective	15
Le déni de la castration	19
Un fétichisme du décolleté	24
Être ou avoir	31
À la botte du signifiant	35
Éléments lacaniens	41
Brèves précisions sur l'objet <i>a</i> et le phallus	47
La loi perverse	51
« Un pantalon qui s'ouvre et qui se ferme »	55
<i>Spaltung</i>	61

CLIVAGE ET MODERNITÉ

Excursion cartésienne	67
Sujet moderne, sujet clivé	71
Interférences de l'Autre	76
Figures du pervers	82
Polémiques	88
Le sujet homosexuel : premiers paradoxes	93
Être et avoir	97
Qui est pervers ?	102
Que recouvre le voile ?	107
La perversion plus la névrose	112
Sergueï	116
Une forclusion partielle ?	120
Un point de fragilité	125
La clinique individuelle répond à la clinique sociale	130
Le déni de la mort	136
De l'homme et de la jouissance	142
Figures du tiers	148
Hétérophobie ?	154
Un clivage féminin ?	159
Éprouver son corps	164

TABLE DES MATIÈRES

Anorexie et boulimie	169
Sur quelques impasses contemporaines	173
Les discours sociaux	177
Le pervers est-il analysable ?	183
Déni, clivage et réaction thérapeutique négative	188
Position de l'analyste	193
Les trumains	198
Index	203

Préface

Cet ouvrage de Roland Chemama inaugure la collection « Humus, subjectivité et lien social » et à ce titre mérite d'être introduit deux fois. Comme ouvrage au sens propre d'abord, comme premier « opus » d'une nouvelle collection ensuite.

Le travail de Roland Chemama – qui n'est pas son premier livre puisqu'il est déjà l'auteur d'un dictionnaire de la psychanalyse¹ bien connu et par ailleurs d'un recueil d'articles particulièrement apprécié² – est à double titre remarquable.

D'abord sa lisibilité : écrit comme un dialogue avec un interlocuteur anonyme, un « honnête homme », il n'a de cesse d'essayer d'éclairer les concepts auxquels il se réfère et guide véritablement le lecteur dans les arcanes de la théorie lacanienne, celle de la perversion par exemple, en n'ayant crainte d'explicitier clairement ce qu'il entend dans des formules laissées souvent dans l'ombre complice d'une compréhension qui va faussement de soi.

Ensuite son contenu. C'est sans doute le premier travail d'orientation lacanienne qui prend de front la question du cli-

1. R. Chemama et B. Vandermersch (sous la direction de), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1998.

2. R. Chemama, *Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*, Éditions de l'Association lacanienne internationale, Paris, 1994.

vage. Par ce terme auquel il n'a donné valeur de concept spécifique qu'à la fin de son œuvre³, Freud désignait ce phénomène particulier qu'il voyait à l'œuvre surtout dans le fétichisme – et dans les psychoses – qui laissait coexister simultanément et sans s'influencer mutuellement deux attitudes psychiques contradictoires à l'endroit de la réalité : l'une qui la reconnaît, l'autre qui la dénie. À cet égard, Freud évoque d'ailleurs une « façon que l'on pourrait qualifier de rusée de traiter la réalité » et rappelle que « l'ensemble du processus ne nous paraît si étrange que parce que nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi, mais [que] là nous avons manifestement tort [car] cette fonction synthétique du moi, qui est d'une si grande importance à ses conditions particulières et se trouve soumise à toute une série de perturbations ». Ainsi, lorsqu'il donne droit de cité tardivement à la notion de clivage du moi, la nouveauté de ce qu'il amène tient à ce qu'il en fait un processus à l'intérieur même d'une instance psychique et non entre instances différentes. Cette « ruse » du sujet va néanmoins se payer d'une « déchirure dans le moi, déchirure qui grandira avec le temps » et qui pourra dès lors être entendue comme l'effet d'un déni, d'une *Verleugnung*.

Nous avons nous-même à plusieurs reprises déjà insisté sur l'actualité de la *Verleugnung* comme réponse induite chez le sujet par les conditions de la postmodernité⁴. Il nous semble en effet que, dans le contexte de notre société, le mécanisme auquel le sujet est préférentiellement invité est précisément celui de la *Verleugnung*, pour autant que l'on ne réserve pas ce concept à la seule structure perverse. En effet, précisons ici et pour faire vite que la *Verleugnung* est ce mécanisme psychique qui permet de *garder le beurre et*

3. S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense » (1938), dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985.

4. J.-P. Lebrun, « Entre société et famille : un louche refus ? », *La lettre du Grape*, juin 2001, n° 44, et « Une dépense psychique supplémentaire », *Le bulletin freudien*, n° 39, 2002.

l'argent du beurre, comme l'énonce l'un des rares proverbes encore en usage de nos jours ; procédé qui permet dans le même mouvement de consentir et de rejeter, d'accepter et de refuser, de dire simultanément et oui et non ; ainsi, maintenir possible la coexistence de deux positions inconciliables inscrite à l'intérieur même du sujet ce qui constitue à proprement parler le clivage. L'ensemble de ce processus a été traditionnellement ramassé dans la formule devenue célèbre d'Octave Mannoni : *je sais bien... mais quand même...*⁵ Que n'entendrait-on dire aujourd'hui : je sais bien que la vie n'est pas que jouissance, mais quand même... Je sais bien que tout n'est pas possible, mais quand même... Les formules de ce type pourraient surgir à tout propos et pourraient se décliner à l'infini.

Tout l'intérêt de l'ouvrage de Roland Chemama est alors précisément de déplier soigneusement ce concept de clivage et ainsi rendre vivante et sensible la façon dont les déterminants actuels de notre vie sociale peuvent entrer en résonance avec ce mécanisme de la structure subjective. À cet égard, par exemple, il lui suffira d'évoquer la « ruse » par laquelle le capital dissimule la valeur du travail, que Marx avait déjà bien identifiée sous l'appellation de fétichisme de la marchandise.

Il ne s'agit donc pas ici de lire le social avec les concepts analytiques mais bien plutôt, comme l'auteur le précise lui-même, de lire en quoi la clinique individuelle répond à la clinique sociale. Autrement dit de prendre la mesure de l'historicité de la clinique et de son développement contemporain en même temps que de montrer – et même de démontrer – que les concepts de la psychanalyse – ceux de Freud et ceux de Lacan – restent pertinents pour éclairer la clinique actuelle.

Un autre des mérites majeurs de son travail est de nous faire percevoir l'importance du clivage dans le champ clinique bien sûr mais aussi dans le champ théorique lui-même.

5. O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Le Seuil, 1969.

En effet, c'est de l'intérieur même de la théorie que l'auteur appréhende la variabilité historique que nous venons d'évoquer : les concepts sont en quelque sorte eux-mêmes historiques. Ainsi, lorsque Roland Chemama constate la proximité dans l'enseignement de Lacan du clivage et de la division subjective, le seul fait de relever que Lacan n'a pas hésité à induire lui-même la possibilité d'assimiler ces deux concepts – au risque même de leur confusion – peut se lire comme un effet de l'évolution clinique qu'il tente d'appréhender.

De même à propos de ce que Lacan appelle à partir du séminaire sur *L'envers de la psychanalyse* l'objet *a*, « plus-de-jour », Roland Chemama fait remarquer que « ce changement de désignation pourrait être conditionné par ce qui se passe dans le social lui-même ». Autrement dit, cette variabilité d'appellation ferait elle-même écho aux nouveaux impératifs engendrés par l'évolution du discours du capitalisme.

Le lecteur trouvera ainsi de quoi largement sustenter son appétit en suivant à la trace les méandres d'un questionnement qui parvient à nouer l'interpellation critique des concepts, l'exploration de terres inconnues et le recours fréquent aux vignettes cliniques, qu'elles viennent de la cure ou de la littérature – par exemple, *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen ou *Les lois de l'hospitalité* de Pierre Klossowski.

Tout cela, comme nous pouvons le lire au travers de l'ensemble de l'ouvrage, nous permettra d'identifier rigoureusement en quoi ce que nous appelons castration ne désigne pas autre chose que le renoncement à la toute-jouissance que métaphorise l'accomplissement des désirs incestueux. Il nous faudra alors constater que la condition postmoderne se prête, on ne peut mieux, à pouvoir éviter ce renoncement. Moyennant quoi ne peut s'opérer le changement de sens nécessaire à la mise en place du désir : que le renoncement au tout-possible devienne fondement du possible.

De ce fait, la question qui chemine comme un fil rouge au travers de tout le texte n'est pas la moindre et pourrait se poser abruptement comme suit : le sujet qui accepterait de partager entièrement l'idéologie ambiante de notre temps

serait-il analysable ? La réponse est évidemment négative, car la victime revendicatrice qui s'en tiendrait à un tel statut – fût-il paré de l'oripeau des Droits de l'homme – est proprement inanalysable. La psychanalyse n'en finit pas d'exiger un sujet responsable, en tout cas un sujet qui consent à interroger la part qui est la sienne dans le malheur dont il se plaint. Mais la question peut dès lors rebondir : ce sujet entièrement « livré à la perversion sociale », celui de la nouvelle économie psychique évoquée par Charles Melman⁶, est-il pour autant définitivement immunisé à tout questionnement, ou, en revanche, en donnant – ainsi que le fait ici Roland Chemama – sa place juste au clivage, l'analyste ne contribue-t-il pas à ouvrir un espace – et si tel est le cas, à quelles conditions – qui lui permette d'entendre là où tout semble plutôt le mener à jeter l'éponge ?

Ces quelques propos, qui ne sont qu'une invite à endosser la défroque de l'interlocuteur « honnête homme » de l'auteur et à suivre les réponses qu'il élabore au fur et à mesure de ses propres questions, devraient aussi faire entendre pourquoi nous sommes ravis que cet ouvrage inaugure la collection « Humus, subjectivité et lien social ». Celle-ci veut précisément accueillir des textes qui, de manière lisible, tentent de conceptualiser à partir des enseignements de Freud et de Lacan les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Effets qui ne sont pas sans interroger la permanence de ce qu'il en est de l'humus humain, selon l'expression de Lacan : « Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre⁷. »

L'inconscient de Freud était œdipien, donc familial. D'avoir pu référer la découverte freudienne aux seules consé-

6. C. Melman, *L'homme sans gravité, jouir à tout prix*, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, Paris, Denoël, 2002.

7. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 311.

CLIVAGE ET MODERNITÉ

quences de ce que nous sommes des êtres parlants, des parlêtres ainsi qu'il les nommait, l'enseignement de Lacan nous permet de prendre la mesure de ce que l'inconscient est social. N'est-ce pas là veine féconde pour pouvoir donner oreille à ce qui chez les sujets d'aujourd'hui se transforme du fait de leur immersion dans un monde en pleine mutation ? Dans cette collection, nous tenterons de ne pas nous laisser distraire de la possibilité de profiter de cette chance.

Jean-Pierre Lebrun

Préambule

Un sujet peut-il reconnaître l'interdit fondamental qui fixe des bornes au désir – et par là même le permet – et dans le même temps dénier l'existence de cet interdit ? Voilà une des formulations possibles de la question psychanalytique du clivage. On trouvera dans ce livre une tentative pour faire travailler cette notion aux divers niveaux où elle paraît pertinente. Je conviendrais cependant qu'elle prend ici une extension qu'on ne lui accorde pas très souvent.

Cette transformation fait peut-être écho à une autre, qui a lieu dans le réel social. Naguère encore, la question du clivage paraissait concerner seulement quelques fétichistes, ceux qui élisent un objet singulier, qui suturerait le manque constitutif du désir, s'il ne contribuait pas, en même temps, à le faire ressortir. Aujourd'hui c'est le sujet moderne, d'une manière générale, qui se trouve pris dans une sorte de perversion sociale. Notre civilisation offre à profusion les objets de jouissance les plus divers, au point que le sujet lui-même serait transformé en objet, si quelque exigence de vérité ne le poussait pas, par intermittence, à rouvrir la question de son désir singulier.

Il n'est pas impossible, par ailleurs, que des déterminations structurales puissent expliquer qu'un mécanisme comme celui du clivage soit particulièrement apte à organiser la subjectivité du sujet moderne. Il fut un temps où l'im-

pératif proposé au sujet était de dissimuler ce qui n'avait pas droit de cité : des désirs peu assortis aux idéaux de la personne, considérés comme excessifs ou dégradants. Aujourd'hui, on se trouverait plutôt devant la prescription de tout dire, d'être transparent, d'afficher ce qui hier était jugé inconvenant. Nous pouvons alors faire une hypothèse : c'est que dès lors le sujet ne peut plus refouler tout à fait ce que pourtant souvent il rejette. D'où son recours à une position de clivage, qui maintient en même temps le rejet de certaines représentations et leur affirmation, comme si ces contenus contradictoires pouvaient coexister sans s'influencer réciproquement.

*

Ce livre ne se présente donc pas comme une analyse intemporelle. Il est sans doute tributaire du moment historique où il est écrit, même s'il prétend aussi contribuer à éclairer ce moment.

Comment d'ailleurs écrire la psychanalyse aujourd'hui ? L'analyste contemporain peut se trouver confronté à une double difficulté, s'il veut du moins que ce qu'il écrit soit lisible. Il pourrait reprendre les descriptions freudiennes, qui ont popularisé des représentations aujourd'hui bien connues, et qui continuent à éclairer sa pratique. Ces descriptions peuvent cependant paraître trop dépendantes d'une époque particulière, qui avait, par exemple, son style éducatif, qui n'est plus le nôtre. Qui croira, pour choisir un des premiers exemples de ce livre, qu'un enfant puisse supposer qu'il est menacé de castration ? Mais si l'analyste veut prendre les choses à un autre niveau, s'il veut partir des concepts et des formalisations de Lacan, parce que ceux-ci dégagent d'emblée une dimension plus structurale, il fera peut-être fuir les non-spécialistes, qui ne sauront plus de quelle expérience son élaboration découle. D'où l'idée de convoquer ici, pour dialoguer avec lui, un « honnête homme » qui m'obligera à justifier ce que j'avance.

PRÉAMBULE

Il n'est pas impossible par ailleurs que la méthode ici adoptée soit dépendante de l'objet particulier qui m'occupe. Imaginerait-on de traiter du clivage dans un registre monocorde ?

On verra enfin que ce livre questionne, pour finir, une idée que Lacan a pu amener, celle de « faire vivre » le terme de déni (*Verleugnung* en allemand), « au niveau de l'analyste lui-même ». Thèse qui peut paraître étonnante, mais qui nous intéressera particulièrement, s'il est vrai que toute élaboration analytique doit s'articuler avec les points vifs de la direction de la cure.

La division subjective

Je ne suis pas sûr de bien comprendre votre projet. Il s'agit d'abord de traiter du fétichisme, dont Freud rend compte avec son concept de clivage ?

Nous pourrions effectivement commencer par là. Vous noterez cependant que chez Freud lui-même il est également question de clivage à propos de cas de psychose, mais aussi de névrose obsessionnelle. De plus, Freud a fait aussi état d'un clivage dans la vie amoureuse masculine.

Cela fait un champ d'application bien étendu ! Est-ce alors au niveau conceptuel que nous trouverons plus d'unité ?

Ce n'est hélas pas sûr. Freud en tout cas n'a jamais cessé de s'interroger sur la nature même de ce qu'il tentait de décrire avec le terme de clivage. S'agit-il, se demande-t-il en 1938¹, de quelque chose de « nouveau et déconcertant » ou bien de quelque chose de « connu depuis longtemps » ? Après tout, on pourrait très bien parler, de façon générale, d'un clivage entre conscient et inconscient.

Mais ce n'est pas simplement de cela qu'il s'agit ? L'idée de clivage renvoie tout de même à une pathologie ?

1. S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense », dans *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1987.

Nous ne pourrons pas, vous le verrez, en rester là. J'aurais à vous montrer comment Lacan reprend ce terme dans une perspective très différente. Dans nombre de textes, il assimile le clivage à la division subjective elle-même, cette division qui est celle du sujet du fait qu'il parle.

Voilà donc un nouveau concept ! Celui-ci, du moins, pourriez-vous le définir ?

On peut essayer, d'autant qu'il est essentiel. Ce que nous posons en effet avec Lacan, c'est que le langage est la condition de l'inconscient. Le langage, c'est l'Autre, « le grand Autre », qui nous détermine, irréductible à ce partenaire, ce « petit autre » auquel nous nous adressons quand nous parlons. Vous en aurez une idée en pensant aux lapsus. Le lapsus laisse entendre au sujet qu'il désire autre chose que ce qu'il croyait. Il voulait déclarer la séance ouverte, et voila qu'il la déclare close ! Et même lorsqu'il n'y a pas lapsus, le double sens des mots peut suffire à indiquer, dans le discours du sujet, la présence d'une pensée inconsciente. Un analysant rêve ainsi qu'il a remis à un ami un document important. Il le lui a remis « en main propre », dit le rêve. Mais une association s'impose au rêveur : « C'est du propre ! » En somme, si officiellement il fait confiance à son ami, il se méfie tout de même de l'usage que celui-ci pourrait faire du papier qu'il lui confie.

Pour vous, ce sont des phénomènes de ce genre qui révèlent l'inconscient ?

Je dirais même qu'ils le constituent. Ou du moins ils le rendent possible. C'est parce que l'homme parle qu'un autre discours, irréductible aux énoncés, peut être articulé entre les lignes. C'est dans la parole et le langage que se constitue la division subjective. L'exemple particulier que je vous ai donné est d'ailleurs plus complexe qu'il ne semblerait tout d'abord. On peut dire que les associations se font entre deux sens du mot « propre » : celui qui renvoie à ce qui appartient exclusivement à une personne ou à une chose, celui qui en fait

le contraire de sale. Mais précisément, il est bien évident qu'ici l'association n'a un effet de sens que parce qu'un mot peut prendre deux sens contraires. « C'est du propre » renvoie par avance à un comportement qui n'est pas très reluisant.

Vous faites apparemment allusion à ce que Freud a pu dire à partir de l'étude d'Abel « Sur le sens opposé des mots originaires »². Le fonctionnement du discours inconscient rejoindrait le fonctionnement originnaire du langage, puisque dans les langues anciennes les mêmes mots peuvent prendre des sens opposés. Mais le fondement de cette théorie a été critiqué par Benveniste³ ! Ce linguiste, qui estime a priori improbable qu'une langue échappe au principe de contradiction, « en affectant d'une même expression deux notions mutuellement exclusives ou simplement contraires », fait ainsi remarquer que si le mot latin « altus », par exemple, paraît avoir deux sens opposés (« haut » et « profond »), c'est que nous oublions que la notion de altus s'évalue en latin de bas en haut, indépendamment de la position de l'observateur.

Certes. C'est cependant un autre linguiste, M. Arrivé⁴, qui a noté que Benveniste admet de façon indirecte la thèse qu'il critique. Lorsque, à propos du mot latin « sacer » (sacré, mais aussi maudit), Benveniste affirme que « ce sont les conditions de la culture qui ont déterminé à l'égard de l'objet "sacré" deux attitudes opposées », ne faut-il pas voir dans ces « deux attitudes opposées » deux signifiés opposés manifestés par le même signifiant ? Et Benveniste reconnaît qu'il y a de toutes façons des points de contact entre la théorie psychanalytique de l'inconscient et la rhétorique, ou l'analyse stylistique du discours. Qu'importe alors les distinctions entre la séman-

2. S. Freud, « Sur le sens opposé des mots originaires », dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

3. É. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », dans *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Gallimard, 1966.

4. M. Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF, 1994.

Excursion cartésienne	67
Sujet moderne, sujet clivé	71
Interférences de l'Autre	76
Figures du pervers	82
Polémiques	88
Le sujet homosexuel : premiers paradoxes	93
Être et avoir	97
Qui est pervers ?	102
Que recouvre le voile ?	107
La perversion plus la névrose	112
Sergueï	116
Une forclusion partielle ?	120
Un point de fragilité	125
La clinique individuelle répond à la clinique sociale	130
Le déni de la mort	136
De l'homme et de la jouissance	142
Figures du tiers	148
Hétérophobie ?	154
Un clivage féminin ?	159
Éprouver son corps	164

TABLE DES MATIÈRES

Anorexie et boulimie	169
Sur quelques impasses contemporaines	173
Les discours sociaux	177
Le pervers est-il analysable ?	183
Déni, clivage et réaction thérapeutique négative	188
Position de l'analyste	193
Les trumains	198
Index	203